

Zeitschrift:	Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history
Herausgeber:	Schweizerisches Nationalmuseum
Band:	2 (1940)
Heft:	3
Artikel:	Jacques-Antoine Arlaud, 1668-1743, miniaturiste genevois célèbre, Peintre du Régent
Autor:	Muyden, Georges van
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-162552

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jacques-Antoine Arlaud, 1668—1743, miniaturiste genevois célèbre, Peintre du Régent

(PLANCHES 55—58)

PAR GEORGES VAN MUYDEN

Genève a vu, avant la Réforme, une floraison artistique intense; ses établissements religieux étaient riches en œuvres d'art, dont le plus marquant témoin, ayant échappé à la rage de destruction qui sévit alors, est le magnifique retable de Witz. Le régime qu'instaura Calvin mit une fin abrupte à tout cela, et l'on travailla assez longtemps à démolir ce que la piété humaine avait mis des siècles à accumuler. La métropole calviniste acquit une célébrité immense, mais la peinture en fut bannie; les lois somptuaires, rigoureusement appliquées, rendirent quasi impossible un nouvel essor. Rendons toutefois cette justice à la sagesse de Calvin, qu'il fit ce qu'il put pour favoriser l'éclosion de nouveaux métiers, entre autres celui de la passementerie, qui prit l'allure d'une industrie et occupa des milliers d'ouvriers; il s'efforça aussi de maintenir les anciens, tels l'orfèvrerie et l'émail, qui avait depuis toujours droit de cité au bord du Rhône. Ce n'est pas par hasard, que pendant longtemps, les artisans genevois, qui étaient aussi des artistes, se spécialisèrent dans des ouvrages qui étaient petits et précieux; ce genre du travail était conforme au tempérament et au goût de la population, où prédominaient les réfugiés, dont plus d'un venait de Blois, Limoges et Orléans, cités d'art. Le resserrement de la population sur un espace très restreint a sans doute été aussi pour beaucoup dans cette orientation des métiers d'art à Genève, qui devaient trouver leur complet épanouissement dans la fabrication des montres.

Il est malheureusement extrêmement difficile de se faire une idée de cette ancienne production, car les artistes genevois les plus marquants, comme les soldats suisses, étaient obligés de s'expatrier pour faire carrière. Il nous manque indéniablement l'ouvrage d'ensemble permettant de se faire une idée des œuvres dues à nos compatriotes, dont la plupart sont dispersées à l'étranger; de leur richesse, du goût et de l'habileté de métier qu'elles nous révèlent, de la somptuosité des montres émaillées des frères Huaut, de la perfection des portraits sur émail des Petitot et des Bordier, qui n'ont été ni surpassés, ni même égalés, et de tant de choses d'un intérêt aussi grand. La même remarque s'applique à nos portraitistes en miniature — un art mineur qui se développa un peu plus tard — les Gardelle, Mussard, de la Chana, Arlaud, Soiron, Bouvier, Ferrière, Thouron, Châlon et j'en passe¹); la plupart peu connus. S'il y a bien quelques excellents ouvrages à ce sujet, surtout étrangers, et quelques monographies, une étude d'ensemble est encore à faire de ce

¹) Un des plus remarquables miniaturistes romands, dont la monographie reste à faire, est le vaudois Louis Comte, de Payerne, né en 1781.

qui est spécifiquement genevois: elle révèlerait un ensemble qui surprendrait, et qui pourrait se mesurer avec les écoles de Paris et de Londres, prééminentes dans ce domaine²⁾.

De nos jours, malgré les efforts méritoires de quelques artistes, la miniature est un art qui tombe dans l'oubli, car l'on doit voir vite et en grand. Il est pourtant indéniable que justement à Genève la miniature a exercé une influence considérable sur la peinture, les Liotard, Toepffer, Agasse et Massot en sont témoin, dont la vogue est aujourd'hui à son apogée. A ce point de vue seul les miniaturistes genevois méritent mieux; si leurs œuvres sont petites par leur dimension, elles sont souvent grandes par l'art consommé qu'elles nous révèlent.

Le peintre-miniaturiste genevois le plus célèbre est sans contredit Jacques-Antoine Arlaud; mais à l'étudier, d'emblée une chose nous frappe, c'est que la plupart de ses biographes ne citent guère, l'un suivant l'autre, que les six miniatures du Musée de Genève, quand ils en nomment du tout. On est donc en droit de se demander en quoi consiste réellement cette œuvre que l'on dit éminente, quelle est sa valeur, et comment il se fait que l'on soit si mal renseigné à ce sujet. Il nous paraît qu'on a donné trop d'importance, dans l'ensemble de sa production artistique, à un incident célèbre de la carrière d'Arlaud, suscité par la copie de la Léda qu'il exécuta d'après une peinture alors attribuée à Michel-Ange, de nature assez licencieuse comme certaines compositions du Corrège, et qui mit tout Paris en émoi, car la Cour du Régent était passablement friande de ces choses. Mais M. Auguste Bouvier s'efforce de reconstituer cette curieuse affaire et je la laisserai de côté, en attendant le fruit de ses recherches³⁾.

La vie d'Arlaud est connue, bornons-nous à poser ici les quelques jalons indispensables à une orientation. Les Arlaud sont d'Auvergne, bourgeois en 1617; c'est une véritable dynastie d'artistes, dont le plus connu à Genève est Louis Ami, miniaturiste qui travailla à Genève autour de 1800; quant à Marc-Louis, élève de David, qui créa le Musée Arlaud à Lausanne, il est de la branche d'Orbe. Le photographe Arlaud à Lyon maintient encore cette respectable tradition familiale qui compte dans les 250 années.

Jacques-Antoine Arlaud est le fils d'un horloger qui a quelque fortune; il est né en 1668, fait ses études au Collège et à l'Académie, mais jette bientôt son froc de théologien pour prendre pinceau et palette. Il s'initie à cette carrière à Genève, travaille à Dijon, arrive enfin à Paris vers 1689, il y vivra pendant 40 années et y parviendra à la célébrité. Travailleur acharné, doué d'un bon œil et d'une main sûre, homme d'esprit et de culture, il fait assez vite son chemin; sa brillante conversation plaît, sa piété et sa liberté de jugement ne l'empêchent pas de conquérir l'estime de la cour. Louis XIV se le fait présenter, le Régent le nomme son professeur en miniature, et lui assigne un logement à St-Cloud. La Palatine sa mère, qui aime beaucoup les Suisses, l'a en amitié, elle en parle dans ses lettres à M. de Polier. Sa ville natale sait aussi l'apprécier et le charge de quelques missions diplomatiques dont il se tire avec habileté⁴⁾. Arlaud devient figure connue à Paris, il fréquente la duchesse de Berry, Lord Stairs et Buys, ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande, le duc de la Force, Saladin, le Secrétaire d'Etat comte d'Aiguillon, les grands por-

²⁾ Arlaud, comme presque tous les artistes ayant fait des portraits de cour ou d'apparat, au temps du grand Siècle et après et même les plus doués, comme Rigaud et Largillierre, ont souffert de l'ostracisme qui frappa, après 1848 surtout et pendant bien longtemps, les formes de culture monarchique. Un de nos meilleurs portraitistes suisses, le bâlois J. R. Huber, en est une des victimes les plus marquantes.

³⁾ Ce tableau est reproduit dans les « Classiques de l'Art », Michel-Ange, et se trouve aujourd'hui à la National Gallery à Londres. Le meilleur récit de ce petit drame de scrupules de conscience se trouve dans l'excellent livre du Syndic Rigaud, « Les Beaux Arts à Genève », p. 119, etc.

⁴⁾ Au cours d'une entrevue avec Arlaud, le Régent le nomma en plaisantant son: « Petit Ministre » et lui donna un tableau qu'il décrocha lui-même de la paroi; serait-ce le « Titien » ?

traitistes Rigaud et Largillierre, le comte de Caylus et d'autres célébrités. Il dut faire quantité de portraits dont la majorité à disparu. Malgré son talent, le miniaturiste genevois n'a pas fait partie de l'Académie, quoique Massé, aussi un protestant, y ait été admis, et plus tard Rouquet, notre compatriote.

La physionomie assez alerte d'Arlaud nous est familière; soit par le magnifique portrait par Largillierre, de notre Musée, qui a été gravé par J. J. Haid et par Campiglia⁵), où il est montré peignant la Léda, dont les morceaux existent probablement encore; soit par le portrait du Musée de Lausanne, du même peintre, où le miniaturiste tient un gros volume portant le titre « *De Natura et Arte* », ouvrage qui est inconnu; en serait-il l'auteur, cela est possible, car il avait une grande prédisposition pour le latin. Arlaud n'interrompit qu'une fois sa carrière à Paris, pour revenir quelques jours seulement à Genève, en 1715, et on sait qu'il se rendit à Londres en 1721, pour voir la veuve et les enfants de son frère Benjamin et où il séjourna pendant quelques mois. Chaudement recommandé par la Palatine à la cour d'Angleterre, il y fit plusieurs portraits et se lia avec quelques notabilités, dont l'illustre métaphysicien Newton. Ayant quitté définitivement Paris en 1729, il passa une vieillesse heureuse et honorée dans sa ville natale, où il meurt en 1743, à l'âge de 75 ans.

Notre célèbre compatriote, qui était resté célibataire⁶), semble avoir mené une vie empreinte de jugement et de sagesse; c'était un homme de bon conseil, mécène à ses heures. Il avait quantité d'amis; la fortune qu'il avait amassée, et qui valait plusieurs centaines de mille francs actuels⁷), lui permit de jouir en paix de l'existence et d'acheter une propriété à Malagnou. Genève hérita de ses collections; les tableaux les plus précieux sont au Musée; les livres et les estampes à la Bibliothèque Publique⁸). C'est le médailleur qui a le plus souffert; des sept médailles, la plupart offertes par des souverains à Arlaud et la plupart en or, qui vaudraient plus de 3000 francs de notre monnaie, seules restent la médaille du Couronnement de Georges Ier d'Angleterre (don du comte de Bothmer), et celle de la Reine Anne (en argent; don de Newton, qui était Directeur Général des Monnaies Royales). Ont disparu, on ne sait comment, probablement lors des troubles de la Révolution: le Georges Ier d'Angleterre, donné en 1721; le prince de Galles, plus tard Georges II, de 1721; la Princesse de Galles; la médaille de la minorité de Louis XV, don du Régent en 1722 et la grande médaille du Grand-Duc de Toscane, toutes en or.

La Bibliothèque Publique abrite une série de portraits, présents dont on honora Arlaud: le duc Louis Henri de Bourbon-Condé⁹), donné en 1720; le Landgrave Guillaume VIII de Hesse-Cassel, donné en 1738, et l'excellente effigie de M. le Maistre, Avocat au Parlement de Paris,

⁵) Largillierre a exécuté une série de portraits d'artistes, ses amis; il y néglige les soucis de représentation et de mondanité en quelque sorte obligatoires pour se concentrer sur le rendu et l'expression: un métier prodigieux va de pair avec une vision extrêmement aiguë. Arlaud, en connaisseur, en dit « les deux mains y sont représentées savamment ». Il doit exister en France une étude pour ce portrait, elle a appartenu en dernier lieu au vicomte Chabert à Monaco et on en a la photographie.

⁶) Le 20 Août 1720 Rosalba écrivait dans son Journal (Sensier, Paris, 1875): « J'allai avec ma mère et Giovanna chez M. de Troy, chez Mme Arlod ». On ne sait au juste de qui il s'agit, probablement de la mère de l'artiste, une Dassier, de la famille de médailleurs célèbres, et qui vécut jusqu'à l'âge de 96 ans.

⁷) La miniature était un art qui rapportait; la Rosalba laissa une fortune de 240.000 francs, valeur en 1875.

⁸) Le testament d'Arlaud, du 6 Avril 1740, et l'inventaire au décès, du 18 Juin 1743, sont des pièces de grand intérêt; ils se trouvent aux Archives de Genève. Le testament a été reproduit dans le Bull. Sté. Hist. et Arch. Gen. T. XV/213 par Heyer. Le miniaturiste y fait des legs à ses amis les pasteurs Fr. de Roches, J. Dentand, J. J. Burlamaqui et à Abauzit. Il laissa à la Bibliothèque Publique, entre autres choses énumérées ici et beaucoup qui ne le sont pas, les quatre vues de Genève, ensemble « retouché par les peintres paysagistes de Paris » dont l'auteur est R. Gardelle et qui sont aujourd'hui au Musée J. J. Rousseau (A. Bouvier, Quatre vues, „Genova“).

⁹) Chef du Conseil de Régence, surintendant de l'éducation de Louis XV; il s'enrichit scandaleusement dans l'affaire de Law; dominé par Mme de Prie. On l'a dit: « cheval borgne attelé à une jument de prix ».

par Le Fèvre. Les descendants d'Arlaud possèdent le portrait de la duchesse de Berry, par Largillierre, donné par elle au miniaturiste¹⁰), et la Société des Arts un grand Recueil d'Estampes d'après les Maîtres italiens, gravé par le comte de Caylus et donné à Arlaud en 1729, comme en fait foi une inscription. Quant aux deux tableaux de van Dyck, au Rembrandt, aux paysages de Forest (beau-frère de Largillierre), aux miniatures d'attribution incertaine, qui firent partie du « très beau cabinet de maîtres anciens » qu'Arlaud avait accumulés à Paris, et qu'il légua à Antoine Arlaud son frère, ils ont été dispersés. Ajoutons que la remarquable série de six portraits du Musée de Lausanne, dont trois sont indéniablement de Largillierre ou de son atelier et trois sont attribués, avec peu de certitude, à Rigaud, et qui ont été donnés par Marc Louis, proviennent vraisemblablement de l'atelier de Jacques Antoine.

Cette énumération de dons de personnages célèbres et influents, à laquelle viendront s'ajouter d'autres noms encore, est une mesure de la considération exceptionnelle dont jouissait Arlaud. Serait-ce uniquement faveur de princes ou engouement passager, comme celui qui porta Rosalba Carriera aux nues, et que nous avons peine à comprendre aujourd'hui ? Non point, de diverses sources nous parviennent des témoignages positifs; tel Brice dans sa « Description de Paris », 1713, disant: « qu'aucun peintre en miniature ne pouvait l'emporter sur Arlaud ». Le Régent, bon connaisseur, renchérit: « Jusqu'à présent les peintres en miniature ont fait des images. Arlaud leur a appris à faire des portraits ». Le Grand-Duc de Toscane, qui réunissait dans une salle spéciale les effigies des grands peintres triés sur le volet, n'omit pas celui d'Arlaud. Un expert anglais du 19ème siècle, Bradley, le style: « The Apelles of miniature » et les ouvrages de référence, Nagler, Thieme et Becker, Bénezit, etc. le disent le rénovateur de la vraie peinture en miniature, qui a passé pour un des plus célèbres artistes de son temps. Voilà donc une série de louanges qui paraît décisive. Il y a bien quelques critiques quant à la personnalité d'Arlaud, on le dit ambitieux, voir un peu charlatan, et M. Fol¹¹), qui est d'un autre âge, dit que notre miniaturiste « malgré ses qualités, s'est laissé influencer par l'époque désastreuse pendant laquelle il opéra à Paris ». Mais passons à une matière d'étude plus concrète, aux œuvres, en commençant par deux miniatures de notre Musée qui nous paraissent d'importance quant à l'orientation technique d'Arlaud.

L'une est le portrait de Louis XIV. Nous savons qu'Arlaud dut, on ne sait quand, présenter ses ouvrages au monarque, qui le complimenta, et que le peintre déclara plus tard préférer le jugement de l'Académie, et c'est tout. Mais Clouzot cite une miniature de la vente Guillou, représentant le grand roi, comme étant d'« Artaud », avec l'inscription « Arlaud Genevensis pinxit ad vivum anno 1696 ». Or, il y a bien des Artaud miniaturistes (sur émail), mais aucun de célèbre et l'inscription est parfaitement typique d'Arlaud, elle ne peut être que de lui. Nous ne savons ce qu'est devenu cette miniature, mais notre Musée possède un portrait du roi, legs bien authentifié du peintre (fig. 2). Louis XIV paraît y avoir plus de 50 ans (il avait 58 ans en 1696); c'est probablement une réplique d'atelier, car il y a rapiéceage¹²). Cet ouvrage est d'un travail assez robuste, de couleur vive et harmonieuse et de bonne composition. Il n'est pas exécuté selon le procédé classique de la miniature, du pointillé ou des hâchures, fondues en zones impalpables, c'est une technique qui est plutôt celle de la peinture, mais sur une très petite échelle, avec emploi de touches variées, et de couleurs rompues, bien apparentes selon la méthode flamande, qui est

¹⁰) Dimension 56 haut/43 cm. Rentoilé, porte au dos un morceau de l'ancienne toile sur laquelle on lit: « Duchesse de Berry, Tableau original, de Largillierre ». Appartient à Mlle Arlaud et M. et Mme Hoffer-Arlaud.

¹¹) Collectionneur genevois, créateur du Musée de ce nom au 19ème s. aujourd'hui incorporé au Musée d'Art et d'Histoire.

¹²) Une inscription en latin de la main d'Arlaud la dit faite en 1700.

recherche de luminosité, aux dépens des teintes locales. Il y a aussi recherche de couleurs réfléchies selon Largillierre qui, avec Watteau et plus tard Chardin, a beaucoup contribué à introduire les méthodes de Rubens en France. Ainsi Arlaud aurait fait figure de rénovateur dans le domaine de la miniature, y appliquant les idées nouvelles combattues par Mignard et ses adhérents. Cela est d'autant plus probable que le miniaturiste, comme d'ailleurs son compatriote R. Gardelle, a travaillé assez longtemps dans l'atelier de Largillierre. Il existe même à Paris, dans une collection privée, un petit groupe documentant sur cette collaboration¹³⁾; dû au pinceau du maître, il le montre, palette en mains, entouré de deux élèves dont l'un serait justement Arlaud; tous ces personnages sont coiffés d'immenses perruques et noyés dans les plis d'amples manteaux.

L'autre miniature qui nous paraît importante est à un pôle opposé, c'est celle de Pierre le Grand¹⁴⁾, de notre Musée (fig. 3), à l'encre de Chine, donc en blanc et noir. Travail exécuté selon les méthodes classiques de la miniature, au pointillé et un excellent exemple de cette technique; nous sommes d'accord avec le Syndic Rigaud qui le dit « fort bel ouvrage » et avec M. Du faux, qui l'estime la plus belle miniature d'Arlaud, mais cependant seulement sur le plan de la technique classique, car c'est à tout prendre une image très conventionnelle. Quelle que soit la valeur de cet ouvrage, il prouve que le Genevois a travaillé selon deux méthodes, deux plans très différents. Le cas est d'ailleurs fréquent. Une chose qui s'explique moins, c'est l'espèce de flou, d'incertitude qui est visible en certains endroits du Louis XIV et aussi dans la plaquette « Salmacis et Hermaphrodite » (fig. 6) la seule composition mythologique qui nous reste¹⁵⁾. Est-ce la suite de l'accident dont il fut victime à Paris, on ne sait quand, un coup sur la tempe, qui obéra sa vision. Mais le flou est à la mode, voir les succès de Rosalba qu'Arlaud connut à Paris. Par contre, le modelé du visage du Cromwell (fig. 4)¹⁶⁾ est excellent, et ce n'est qu'une esquisse, quoique l'artiste ne le dise pas dans son testament. De curieux granulés proviennent de l'application de pastel sombre sur la gouache des visages, c'est une technique hybride et, pour tout dire, il semble que les miniatures laissées à la Bibliothèque de Genève représentent plus ou moins un fond d'atelier, des essais, des souvenirs, des copies, et pas toujours ce qu'il y a de mieux dans l'œuvre de maître.

Le « Salmacis et Hermaphrodite » est de belle composition académique, mais de couleur fuligineuse, comme le portrait de Mme de Comans d'Astry (fig. 9)¹⁷⁾, dont la personnalité nous est révélée par une inscription d'Arlaud: « Madame Marie Comans Dastry Epouse de Monsieur Rouiller, Conseiller d'Etat, comte de Meslay » (fig. 10).

Quelques œuvres énumérées au testament ont disparu, ainsi la Sainte Famille¹⁸⁾, de 1742, la dernière en date, et qui était déjà en mauvais état au Musée Rath, en 1876, et — nous dit-on — d'exécution inférieure. Quelles furent les raisons qui poussèrent le vieil artiste, qui n'avait plus

¹³⁾ Montré en 1928 au Petit Palais à l'Exposition Largillierre, par M. le comte de Montreuil, N° 68 du catalogue.

¹⁴⁾ Testament, N° 21, « Portrait à l'encre de chine de feu le Tzar Pierre Ier Empereur des Russies, que j'avais fait pour moy sur celuy que j'ay peint en couleurs naturelles et d'après ce prince à Paris en Juin 1717 ». Estimé seulement 10/6 florins à l'inventaire, contre les 78/9 de la Ste-Madeleine et 39/4/6 du Cromwell.

¹⁵⁾ Sujet familier du répertoire classique: qui a entre autres été emprunté par De Troy pour une composition faite pour le comte de St-Maur (Archive de l'Art, Réau, N.P.XVII). C'est tout ce qui nous reste des compositions mythologiques et religieuses, en plus grand, qu'on sait avoir été peintes par Arlaud.

¹⁶⁾ Testament, N° 20, « Olivier Cromwell, Protecteur d'Angleterre, peint d'après une tête moulée de son vivant » (sans date).

¹⁷⁾ Elle s'appelait Mme Comans d'Astry (La Chenaye-Desbois), morte en 1717; avait épousé Jean Rouillé de Coudray, comte de Meslay, ses trois filles firent de brillants mariages: Bullion, Noailles, Richelieu, Montmorency-Luxembourg.

¹⁸⁾ Testament, N° 15, « un tableau que j'ay peint en mignature, représentant L'Enfant Jésus, la Sainte Vierge et Joseph ». Inventaire, N° 41, estimé 78/9 florins.

touché à un pinceau depuis son retour de Paris, et qui avait mauvaise vue par surcroît, à s'essayer à son métier d'antan, un an seulement avant sa mort, à 74 ans? On aimera bien le savoir.

Disparus aussi la « Tête d'une belle personne dans un air de recueillement » et « Une autre teste d'une jeune personne qui se regarde l'épaule »¹⁹⁾.

La Ste-Madeleine « dans le commencement de sa conversion » (fig. 7), de 1720, est déjà un petit tableau; c'est aussi une œuvre plus conséquente. Nous comprenons enfin ce que voulut dire M. Fol, qui n'aimait évidemment pas l'art baroque, car elle est conçue dans la tradition la plus pure des Bernin, Reni et Maratta. Malgré cela, c'est une composition qui ne manque pas de vrai sentiment pathétique, qui rappelle beaucoup la magnifique « Madeleine Repentante » du Palais Pitti entre autres, qui est une des œuvres capitales du Titien. Ici aussi on perçoit cet étrange granulé, résultant de l'application de pastel foncé ou de sanguine sur la gouache, cela donne des nacrés, des veloutés assez sensuels, de curieux effets de chaud et de froid. Vue d'une certaine distance, cette petite chose retrouve toute sa valeur; malgré l'étrange technique, Arlaud y apparaît comme un peintre de talent non négligeable.

Avec son portrait (fig. 5) commandé en 1736 par le Grand-Duc de Toscane²⁰⁾, ouvrage qui avait été apparemment mis à l'écart, et que l'on a eu toutes les peines du monde à découvrir sur mes instances, nouvelle perplexité! Arlaud s'y est peint « ad vivum » et c'est une copie évidente de son portrait par Largillierre²¹⁾. Comment expliquer aussi qu'il envoia en 1736 une miniature datée de 1727? La Léda est supprimée; seul le visage du modèle est un peu fini, mais le reste, soit les mains et les draperies, sont un bloc assez informe. Est-ce là mauvais état, retouche mal faite ou technique fautive?

Voilà bien des questions et la réponse ne pourra être donnée qu'à la suite d'une étude sur place et en voyant les œuvres dispersées à l'étranger. Voici celles qui seraient à consulter, à découvrir et à comparer; malheureusement les reproductions nous font défaut.

Le régent, Philippe d'Orléans, était le grand protecteur d'Arlaud. Il l'envoya en mission à Rome acheter la célèbre collection de tableaux de la reine Christine de Suède, qui appartenait au duc de Bracciano (Odescalchi), le miniaturiste jouant apparemment le rôle d'expert technique, Crozat « Le riche » conclut l'achat comme expert financier pour la somme de 34.848 sequins de Venise²²⁾; cette collection comprenait entre autres la fameuse Léda du Corrège, qui est aujourd'hui à Berlin. Le Régent a donné à Arlaud le petit tableau naguère libellé Titien, dont le sujet est tiré d'une des fresques de Padoue, et qui est entouré d'un beau cadre aux armes de France. Nous avons aussi conservé le volume des « Pastorales de Daphnis et Chloé », que le prince est censé avoir illustré, et un volume des « Principaux Événements de France », illustré. Un portrait d'homme au pastel, de la main du Régent lui-même, donné en 1713, comme la médaille dont il a été question, a disparu; cela est regrettable, on n'en a pas d'autre du prince et il eut été intéressant de juger

¹⁹⁾ Communication de M. A. Bouvier: En 1843, il y eut un échange entre la Bibliothèque Publique et le Musée qui reçut, entre autres choses, pour sa part: 1) La Ste-Madeleine, 2) La Sainte Famille, 3) Une petite tête de femme ?, 4) Deux études de mains (probablement les restes de la Léda), ces quatre ouvrages de la main d'Arlaud. Les N°s 99 de l'inventaire, portrait de femme signature; 100, un dit plus petit; 101, un dit de Mme de Mussy; 102, un émail, portrait du cardinal Mazarin, ne sont probablement pas de lui et Arlaud n'a jamais fait d'émaux, qu'on le sache.

²⁰⁾ Jean Gaston, dernier des Médici.

²¹⁾ Le miniaturiste a peut-être peint d'après nature, mais il a dû souvent se borner à copier les portraits de Largillierre, Rigaud et d'autres artistes.

²²⁾ 417.000 francs en 1875. Si l'activité du Régent comme collectionneur et mécène est indiscutable, il n'en est pas de même de son effort comme artiste. Le pastel dont il est question plus bas était estimé seulement 3/6 florins à l'inventaire; contre 42, le duc de Bourbon; 39/4/6 (un louis mirliton) M. le Maistre de Sacy; et 210 la duchesse d'Orléans, ce dernier un prix qui semble très bas.

de ses capacités comme artiste. Dans une lettre au Secrétaire Trembley, de 1715, Arlaud écrit avoir prié le Régent de lui rendre, pour le copier, le portrait qu'il avait fait de lui; il est possible que ce soit celui qui est conservé à Windsor, le seul qui nous soit parvenu.

Il paraît infiniment probable qu'Arlaud fit le portrait de son ami Newton. Mais nous n'avons d'autres souvenirs de lui qu'un exemplaire de son « Optique », offert au miniaturiste en 1722; une lettre concernant l'illustration de ce volume, a été conservée. Le Genevois y est traité de « Vir celeberrime » et l'éminent mathématicien signe: « Servus tuus humilissimus, obsequentissimus »! La Bibliothèque Publique possède une gravure de Newton d'après Kneller, avec note manuscrite d'Arlaud, don de 1721²³⁾. Y a-t-il eu correspondance entre le miniaturiste et Newton? On l'ignore.

De la Palatine, nous possédons l'imposante réplique de son portrait par Rigaud, qu'elle lui donna en 1718, avec une flatteuse dédicace inscrite sur cette grande toile, que l'on peut voir au Musée. De miniature par Arlaud il n'est pas fait mention, et celle de la princesse qui est au Musée n'est certainement pas de lui.

Le Musée Victoria et Albert à Londres abrite les trois ouvrages qui suivent, de la main d'Arlaud:

a) Dominique Dupuis, personnage inconnu, peint en 1691 à Paris; c'est la miniature la plus ancienne que nous ayons du peintre;

b) Philippe d'Anjou, qui devint Roi d'Espagne sous le titre de Philippe V (1683—1746);

c) Franz Bielinski, de 1713, Grand-Maréchal de la Cour de Pologne, personnage qui nous touche de plus près. Il était le beau-frère du célèbre Jean-Victor de Besenval de Soleure, Lieutenant-Général en France et Ambassadeur de ce pays en Pologne; Voltaire et Rousseau évoquent le souvenir de sa femme, née Bielinska, et de sa fille, qui épousa un de Broglie.

Au château de Windsor se voit la miniature de l'« Old Pretender » le prince J. F. E. Stuart (1688—1766); célèbre pour ses efforts malheureux pour reconquérir le trône d'Angleterre. Quant à celle de son fils, le prince E. L. P. Stuart (1720—1788), qui a été tout aussi malchanceux que son père, Walpole dit avoir vu son portrait par Arlaud chez le comte de Hamilton.

Aucune de ces miniatures ne paraît avoir été exécutée en Angleterre (les Stuart ayant vécu en France), mais Arlaud y aurait peint, vers 1721; la princesse de Galles, plus tard la reine Caroline, qui est aussi censée avoir été peinte par Benjamin. Walpole cite encore deux miniatures dues au pinceau de l'artiste genevois, appartenant en son temps à la duchesse de Montagu, née Lady Mary Montagu: l'une de son père, John 2ème duc de Montagu, jeune, et l'autre de son grand-père, le célèbre duc de Marlborough, ancêtre de M. Winston Churchill.

Lors d'une grande exposition de miniatures qui eut lieu au Burlington Club à Londres en 1889, on put admirer les œuvres suivantes de notre compatriote:

a) Lord Robert Cecil, 2ème fils du 3ème Lord Salisbury,

b) Une inconnue, signée,

c) Françoise Marie de Bourbon, dite Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Madame de Montespan, qui épousa le Régent.

Le Louvre ne paraît posséder qu'une seule miniature d'Arlaud, celle d'un jeune seigneur inconnu en cuirasse, don du vicomte de Vielcastel en 1856. On a parlé d'une miniature d'Arlaud par lui-même²⁴⁾, mais il s'agit sans doute de la belle reproduction en émail, anonyme, du portrait du miniaturiste par Largillierre, qui est dans une des vitrines d'émaux. M. Sensier, dans le Journal de R. Carriera, cite une miniature où Arlaud se serait peint avec Largillierre, comme étant au Louvre, mais nous n'avons pu la trouver.

²³⁾ Documents communiqués par M. F. Aubert.

²⁴⁾ Thieme et Becker, Dictionnaire (Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler).

Au Musée de Stockholm se voit la miniature du comte Karl Gustav Bielk²⁵⁾ (1683 à 1754), achetée en 1884. Elle porte l'inscription « Jacobus Antonius Arlaud Genevensis pingebat ad vivum Parisiis — mense Januaris Anno 1701 » et est exécutée, comme presque toujours, sur parchemin.

Il y avait dans la célèbre collection de miniatures de M. Pierpont Morgan, de New York, dispersée à Londres en 1935 : le portrait du Maréchal anglais John Wade, datée 1731 ; et celle de Lionel duc de Dorset, datée 1732, toutes deux attribuées au catalogue à Benjamin Arlaud. Comme ce dernier est mort en 1719, elles ne peuvent être de lui, il y a probablement erreur d'attribution ; Jacques-Antoine doit en être l'auteur.

M. Louis Pictet montra à l'Exposition Nationale Suisse de 1896, à Genève, la miniature d'un personnage inconnu par Arlaud ; mais on n'a pu l'identifier dans les collections de cette belle demeure familiale, le Reposoir.

On pourrait allonger encore ce procès en réhabilitation en signalant aux chercheurs diverses pièces dont nous avons perdu la trace. M. Dufour Vernes écrit qu'Arlaud aurait peint des membres de la famille Freycinet à Paris²⁶⁾). Et Arlaud légua à Elisabeth Arlaud, sa nièce, fille de Benjamin, en Irlande : « le portrait en mignature de sa mère que j'ay peint à Londres en 1721 ».

Bénezit, dans son « Dictionnaire », cite deux miniatures d'inconnus ayant figuré dans les ventes à Paris : un portrait d'homme, collection du comte Minerel, 18/22 Avril 1910 (405.—), l'autre, un magistrat, signé Arlaud, collection de M. R. M. le 31 Mai 1910 (110.—). Le collage des catalogues de ventes et des recherches dans des collections françaises et anglaises difficilement accessibles pourrait résérer encore des surprises.

Il semble probable qu'Arlaud, patronné par le duc de la Force, qui lui acheta sa Léda, mais ne put la payer entièrement, fit aussi son portrait. Dans l'inventaire au décès figure une obligation de 78450 livres du duc et de sa femme, ce qui permet d'inférer qu'il eut plus d'un point de contact avec le miniaturiste.

Nous ne connaissons guère de tableau à l'huile de la main d'Arlaud, quoique le grand expert parisien en Largillierres, feu M. Georges Sortais, ait cru pouvoir lui attribuer l'élégant portrait de Mlle Aissé²⁷⁾), qui appartient à la famille de Grenus à Berne, et qui serait la copie d'un original du maître aujourd'hui perdu. Mais un beau dessin, une tête de femme, à M. Hugo de Claparède, à Genève, pourrait bien être de lui.

Notre Bibliothèque publique recèle une ébauche représentant Antoine Arlaud, légataire universel de son frère, à 66 ans ; donnée par son beau-frère Bacuet, et datée 1743 ; s'agit-il d'un de ces essais qu'il fit peu de temps avant sa mort, ce n'est pas absolument exclus. Quant à l'esquisse à l'huile, représentant Jacques Antoine, qui se trouve aussi à la Bibliothèque, nous pensons qu'il faut l'attribuer à R. Gardelle, la technique « traînée » et le choix des couleurs étant bien du Genevois, même si la composition est apparentée à celle de Largillierre²⁸⁾.

Le chercheur acharné qu'était M. Dufour-Vernes a découvert à Middleburg en Hollande, appartenant à l'Association Scientifique Zeelandaise, un portrait qui, s'il n'est pas d'Arlaud, le concerne quand-même. Il représente le réformateur Zwingli, est attribué à Cranach et a été

²⁵⁾ Il avait alors 18 ans. Rigaud a fait le portrait d'un comte Bielk, général suédois et ambassadeur en France, en 1692, et de son épouse, avec de nombreuses répliques ; c'est probablement son père et sa mère.

²⁶⁾ Journal de Genève, 5 Novembre 1881, les portraits par Arlaud appartenaient à cette date au ministre de ce nom, chef du Gouvernement français.

²⁷⁾ 1693/1733. Il aurait appartenu à Mme de Sturler, née de Talon, épouse du brigadier Vincent de Sturler ; ce serait un cadeau d'Aissé elle-même. L'auteur des « Lettres », achetée enfant au marché d'esclaves de Constantinople, beauté vertueuse, amie des Calandrini et des Pelissari, était une grande admiratrice de Genève, où elle vint quelquefois.

²⁸⁾ Catalogue Bouvier, N°s 299 et 273.

donné par le miniaturiste au pasteur français de Leipzig, Gabriel Dumont, en 1720. Le Genevois, homme méthodique, qui était fier de sa belle écriture ferme, et qui apposait volontiers une inscription à tout objet d'importance lui appartenant, n'a pas manqué de le faire ici: « Jacobus Arlaud civis genevensis parisiis mense Dec. 1720 ».

Voilà, espérons-le, les bases jetées pour une étude plus complète des œuvres de Jacques-Antoine Arlaud; sachons lui donner la place qu'il mérite, pas seulement comme héros de l'incident de la Léda, mais comme artiste célèbre, un des plus grands miniaturistes de son temps, qui a été un rénovateur dans le genre. Puissent ces recherches contribuer à lui rendre le rang qui lui revient²⁹).

Cet exposé ne serait pas complet sans quelques notes sur Benjamin Arlaud, 1669—1719, frère ainé de Jacques-Antoine, comme lui miniaturiste et souvent appelé, par erreur, Benoît. Né à Genève, il travailla à Amsterdam, puis à Londres, où il mourut à 50 ans déjà. Ce fut être un artiste doué, comme le prouve une miniature du Musée de Genève, libellée inconnu, mais représentant le Roi d'Angleterre Guillaume III, sans doute copié de son portrait par Brandon, vers 1699. Ouvrage très plaisant de couleur et qui fait croire que le talent de coloriste était commun aux Arlaud.

Les ouvrages de référence citent de lui un portrait de Shakespeare, gravé par Ducange, et ceux de la princesse Wilhelmine Charlotte de Galles et d'Ezekiel Spanheim, personnage bien connu à Genève, gravé par J. Simon et reproduit dans Borgeaud, l'Académie de Calvin. On peut se demander si cette gravure n'a pas été exécutée d'après le portrait à l'huile, daté 1710, qui se trouve à la Bibliothèque Publique (N° 64); malgré le renversement de parties de la composition, d'ailleurs assez fréquent en gravure. Ce serait alors le seul portrait à l'huile que l'on connaît de ces Arlaud. On a encore de lui:

Rijksmuseum: le roi Christian V de Danemark, signé et daté 1706.

Musée National de Bavière: 7 miniatures suivantes: Kurfürst Johann Wilhelm von der Pfalz, en deux exemplaires, signés 1706. Sa deuxième femme, en deux exemplaires. L'empereur Joseph II. Cosme III Grand-duc de Toscane. Inconnue, probablement la deuxième femme de Johann Wilhelm von der Pfalz.

Anciennement Collection Morgan, New York: une miniature: John Campbell, deuxième duc d'Argyll et duc de Greenwich, 1673—1748. Il y a probablement d'autres miniatures de lui dans des collections anglaises.

Encore un membre de cette famille et de cette génération, Sébastien Arlaud (1656—1722), cousin de Jacques-Antoine, a subi l'attraction de l'Angleterre, à ce moment la Mecque des miniaturistes, et fait sa carrière dans ce pays, mais on n'en sait rien d'autre³⁰).

Cet article étant déjà sous presse, nous recevons la reproduction du portrait d'un inconnu, par Benjamin Arlaud, signé et daté 1704, qui nous a été aimablement envoyée par la direction du Nationalmuseum de Stockholm. Cette belle miniature, qui a été faite en Angleterre, est d'un métier rappelant agréablement la large facture d'un Kneller (fig. 1 et 13).

Pour finir, je tiens à remercier ici M. W. Deonna, Directeur du Musée d'Art et d'Histoire à Genève, ainsi que les autorités du Musée Nationale à Zurich, pour leur bienveillante et précieuse collaboration.

²⁹) Que de confusion quant à Arlaud! Plusieurs auteurs le donnent pour un peintre sur émail ou l'omettent tout à fait; des contemporains, Mariette n'en dit pas grand bien, mais Moreri lui donne un excellent article dans son Dictionnaire. A citer: Dufaux, dans Genava, 1930, et de Montet, Dictionnaire, qui lui rendent ce qui lui est dû, tandis que le Dictionnaire de Brun est plus qu'insuffisant à son sujet. Farga, dans « Genf, Roman einer Stadt » 1938, un livre très vivant, dit bien le miniaturiste un des fils les plus illustres de la cité, mais émailleur, rival de Retitot, et ajoute des détails de pure fantaisie; il serait d'ailleurs injuste de l'en rendre responsable; c'est la preuve de l'incertitude qui règne dans ce domaine.

³⁰) Louis Ami Arlaud Jurine, 1751—1829, un petit-neveu de Jacques-Antoine, miniaturiste de grand talent, a également séjourné en Angleterre et travaillé pour le duc de Portland, vers 1792.



Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3



Fig. 4

BENJAMIN ARLAUD (1669—1719) — Fig. 1. Portrait d'un inconnu. Musée national à Stockholm
JACQUES-ANTOINE ARLAUD (1668—1743) Trois miniatures. Genève, Musée d'Art et d'Histoire
Fig. 2. Portrait de Louis XIV — Fig. 3. Portrait de Pierre le Grand — Fig. 4. Portrait d'Oliver Cromwell



Fig. 5



Fig. 6

JACQUES-ANTOINE ARLAUD (1668—1743)

Fig. 5. Portrait du miniaturiste, peint par lui-même. Uffizi, Florence — Fig. 6. Salmacis et Hermaphrodite
Genève, Musée d'Art et d'Histoire



Fig. 7

JACQUES-ANTOINE ARLAUD (1668—1743)
Madeleine repentante. Genève, Musée d'Art et d'Histoire

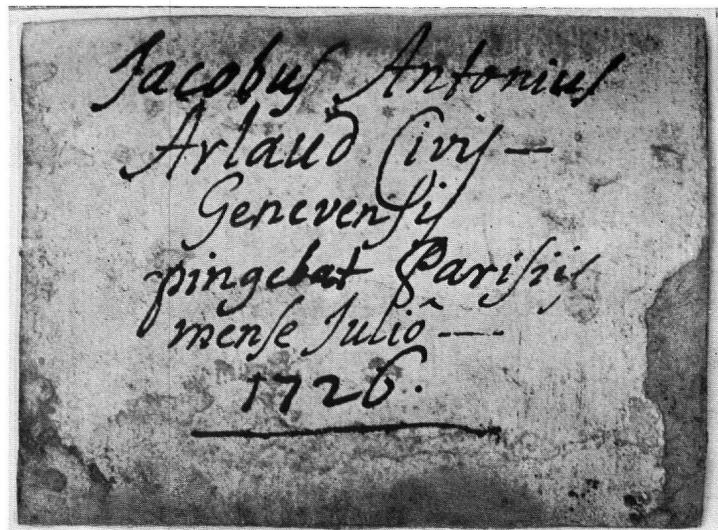


Fig. 8



Fig. 9

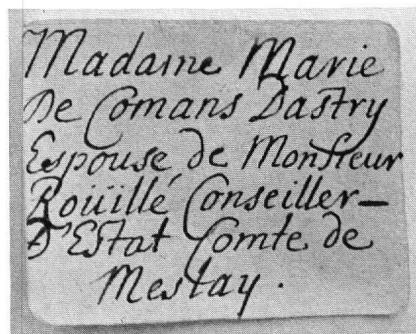


Fig. 10

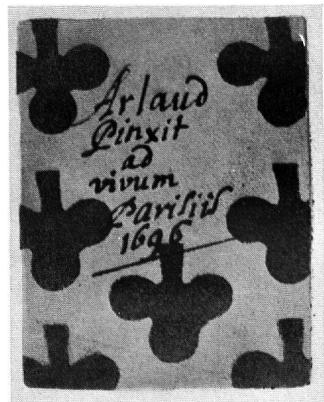


Fig. 11

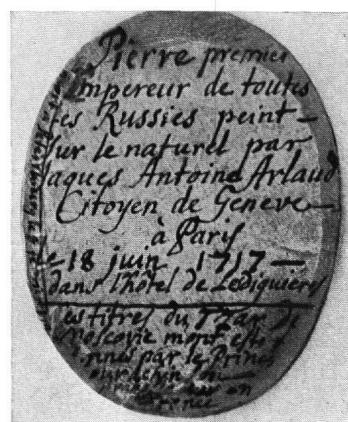


Fig. 12



Fig. 13

BENJAMIN ET JACQUES-ANTOINE ARLAUD

Fig. 8. Signature au dos de la miniature Salmacis et Hermaphrodite (fig. 6) — Fig. 9—11. Portrait de Marie de Comans d'Astry au Musée d'Art et d'Histoire, Genève, et signatures au dos de la miniature et sur un fragment de carte de jeu annexée — Fig. 12. Signature au dos du portrait de Pierre le Grand (fig. 3) — Fig. 13. Signature au dos de la miniature avec le portrait d'un inconnu (fig. 1)